

à Duten,
L E T T R E S

A

Monfieur D..... B.....

Sur la Réfutation du Livre de

L'ESPRIT d'HELVETIUS,

Par J. J. ROUSSEAU.

Avec quelques Lettres de ces deux Auteurs.



A L O N D R E S,

Auprès du Palais St. James, rue St. James,
à la Societé Typographique.

1779.

47

8

23

54

L E T T R E S

A

Monfieur D..... B.....

Sur la Refutation du Livre de

L'ESPRIT d'HELVETIUS,

Par J. J. Rousseau,

Avec quelques Lettres de ces deux Auteurs.

L E T T R E I.

VOUS defirez favoir, Monfieur, fi je fuis
encor poffeffeur de l'exemplaire de *l'Esprit*
d'Helvetius, qui avoit appartenu à J. J.
Rousseau, et fi les notes, que ce dernier
avoit faites fur cet ouvrage, à deffein de
le refuter, font auffi importantes qu'on vous
les a representées? La mort de J. J. Rouf-

B

seau

feau me laissant libre de faire de ces notes l'usage que je jugerai à propos, je n'hésite point à satisfaire votre empressement à cet égard.

Il y douze ans que j'acheptai à Londres les livres de J. J. Rousseau, au nombre d'environ milles volumes. Un exemplaire du livre de *l'Esprit*, avec des remarques à la marge de la propre main de Rousseau, lequel se trouvoit parmi ces livres, me détermina principalement à en faire l'acquisition, et Rousseau consentit à me les céder, à condition que pendant sa vie je ne publierois point les notes que je pourrois trouver sur les livres qu'il me vendoit, et que, lui vivant, l'exemplaire du livre de *l'Esprit* ne sortiroit point de mes mains. Il paroît qu'il avoit entrepris de refuter cet ouvrage de M. Helvetius, mais qu'il avoit abandonné cette idée dès-qu'il l'avoit vu perfecuté. M. Helvetius ayant appris que j'étois en possession de cet exemplaire me fit proposer, par le celebre M. Hume et quelques autres amis, de le lui envoïer; j'étois lié par ma promesse, je le representai à M. Helvetius; il approuva ma delicatesse, et se reduisit à me prier de lui extraire quelques unes des remarques qui portoient le plus coup contre
ses

ses principes, et de les lui communiquer ; ce que je fis. Il fut tellement allarmé du danger que courroit un edifice qu'il avoit pris tant de plaisir à élever, qu'il me répondit sur le champ, afin d'effacer les impressions qu'il ne doutoit pas que ces notes n'eussent fait sur mon esprit. Il m'annonçoit une autre lettre par le courier suivant, mais la mort l'enleva, huit ou dix jours après sa seconde lettre.

Les remarques dont il s'agit sont en petit nombre, mais suffisantes pour détruire les principes, sur lesquels M. Helvetius établit un système que j'ai toujours regardé comme pernicieux à la société. Elles decèlent cette pénétration profonde, ce coup d'œil vif et lumineux, si propres à leur auteur. Vous en jugerez, Monsieur, par l'exposé que je vais vous en mettre sous les yeux.

Le grand but de M. Helvetius, dans son ouvrage, est de réduire toutes les facultés de l'homme à une existence purement matérielle. Il débute par dire " que nous avons
 " en nous deux facultés, ou, s'il l'ose dire,
 " *deux puissances passives* ; la sensibilité physique et la mémoire ; et il définit la mémoire " une sensation continuée mais affoiblie

“ foible.”(a) A quoi Rousseau répond :
 “ I me semble qu’il faudroit distinguer les im-
 pressions purement organiques et locales, des im-
 pressions qui affectent tout l’individu ; les pre-
 mières ne sont que de simples sensations ; les autres
 sont des sentimens. Et un peu plus bas il
 ajoute : Non pas ; “ la memoire est la faculté
 de se rappeler la sensation, mais la sensation,
 même affoiblie, ne dure pas continuellement.”

“ La memoire, continue Helvetius, ne peut
 “ être qu’un des organes de la sensibilité
 “ physique : le principe qui sent en nous
 “ doit être nécessairement le principe qui se
 “ ressouvient ; puisque *se ressouvenir*, comme
 “ je vais le prouver, n’est proprement que
 “ *sentir*.” *Je ne sais pas encor*, dit Rousseau,
comme il va prouver cela mais je sais bien que
sentir l’objet present, et sentir l’objet absent sont
deux opérations dont la difference merite bien
d’être examinée.

“ Lorsque par une suite de mes idées,
 “ ajoute l’auteur, ou par l’ébranlement que
 “ certains sons causent dans l’organe de mon
 “ oreille, je me rapelle l’image d’un chêne ;
 “ alors mes organes interieurs doivent ne-
 “ cessairement se trouver à peu près dans la
 “ même situation où ils étoient à la vue de
 “ ce

(a) DE L’ESPRIT, Paris, 1758. 4to, p. 2.

“ ce chêne; or cette situation des organes
 “ doit incontestablement produire une sensa-
 “ tion: il est donc evident que se ressou-
 “ venir c'est sentir.

Oui, dit Rousseau, *vos organes interieurs se trouvent à la verité dans la même situation où ils étoient à la vue du chêne, mais par l'effet d'une operation très différente. Et quant à ce que vous dites que cette situation doit produire une sensation: qu'appellez vous sensation? dit-il? si une sensation est l'impression transmise par l'organe extérieur à l'organe intérieur, la situation de l'organe intérieur a beau être supposée la même, celle de l'organe extérieur manquant, ce deffaut seul suffit pour distinguer le souvenir de la sensation. D'ailleurs il n'est pas vrai que la situation de l'organe intérieur soit la même dans la memoire et dans la sensation; autrement il seroit impossible de distinguer le souvenir de la sensation d'avec la sensation. Aussi l'auteur se sauve-t-il par un A PEU PRES; mais une situation d'organes, qui n'est qu'à peu près la même ne doit pas produire exactement le même effet.*

Il est donc evident, dit Helvetius, que
 “ se ressouvenir soit sentir.” Il y a cette dif-
 ference, repond Rousseau, que la memoire pro-
 duit une sensation semblable et non pas le senti-
 ment,

ment, et cette autre difference encore, que la cause n'est pas la même.

L'auteur ayant posé son principe se croit en droit de conclure ainsi : “ je dis encore
 “ que c'est dans la capacité que nous avons
 “ d'appercevoir les ressemblances ou les dif-
 “ ferences, les convenances ou les discon-
 “ venances qu'ont entre eux les objets divers
 “ que consistent toutes les operations de
 “ l'Esprit. Or cette capacité n'est que la
 “ sensibilité physique même : tout se reduit
 “ dont à sentir.” *Voici qui est plaisant,*
s'ecrie son adversaire ! après avoir legerement
affirmé qu'appercevoir et comparer sont la même
chose, l'auteur conclut en grand appareil que
juger c'est sentir. La conclusion me paroît claire,
mais c'est de l'antécédent qu'il s'agit.

Je viens à l'objection la plus forte de toutes celles que renferment les notes du citoyen de Genève, et qui allarma le plus M. Helvetius, lorsque je la lui communiquai. L'auteur repete sa conclusion d'une autre maniere (a) et dit : “ La conclusion de ce que je viens de
 “ dire, c'est que, si tous les mots des di-
 “ verses langues ne designent jamais que des
 “ objets, ou les rapports de ces objets avec
 “ nous et entre eux, tout l'Esprit par con-
 “ sequent

“ sequent consiste à comparer et nos sensa-
 “ tions et nos idées ; c’est à dire à voir les
 “ ressemblances et les différences, les con-
 “ venances et les disconvenances qu’elles ont
 “ entr’elles. Or, comme le jugement n’est
 “ que cette appercevance elle-même, ou du
 “ moins que le prononcé de cette apper-
 “ cevance, il s’ensuit que toutes les opera-
 “ tions de l’Esprit se reduisent à juger.”
 “ Rousseau oppose à cette conclusion une di-
 stinction si lumineuse qu’elle suffit pour éclair-
 cir entierement cette question, et dissiper les
 tenebres dont la fausse philosophie cherche à
 envelopper les jeunes Esprits. APPERCEVOIR
 LES OBJETS, dit-il, C’EST SENTIR ; APPERCE-
 VOIR LES RAPPORTS, C’EST JUGER. Ce peu
 de mots n’a pas besoin de commentaire, il
 serviront à jamais de bouclier à toutes les
 entreprises des materialistes pour anéantir dans
 l’homme la substance spirituelle. Ils établissent
 clairement, non deux puissances passives,
 comme le dit M. Helvetius au commence-
 ment de son ouvrage, mais une substance
 passive qui recoit les impressions, et une
 puissance active qui examine ces impressions,
 voit leurs rapports, les combine, et juge.
*Appercevoir les objets, c’est sentir, appercevoir
 les rapports, c’est juger.*

J’aurois

J'aurois à me reprocher un manque d'équité entre les deux antagonistes que je fais entrer en lice, si je ne publiois la réponse que M. Helvetius me fit lorsque je lui envoiai cette objection, accompagnée de deux ou trois autres ; on verra (a) que non seulement il ne bannit point de l'Esprit les doutes que Rousseau y introduit, mais qu'il apprehende lui-même le peu d'effet de sa lettre, puis qu'il en annonce une autre sur le même sujet, qu'il eut écrite sans doute s'il eut vecu. Mais continuons à le suivre dans les preuves qu'il allegue pour justifier sa conclusion.

“ La question renfermée dans ces bornes,
 “ continue l'auteur de l'Esprit, j'examinerai
 “ maintenant si juger n'est pas sentir. Quand
 “ je juge de la grandeur ou la couleur des
 “ objets qu'on me presente, il est evident que
 “ le jugement porté sur les différentes impressions que ces objets ont faites sur mes
 “ sens n'est proprement qu'une sensation ;
 “ que je puis dire également, je juge ou
 “ je sens que, de deux objets, l'un, que
 “ j'appelle *toise*, fait sur moi une impression
 “ différente de celui que j'appelle *pied* ; que
 “ la couleur que je nomme *rouge*, agit sur
 “ mes yeux différemment de celle que je
 “ nomme

(a) Voyez la Lettre de M. Helvetius, No. 2. à la fin.

“ *nomme jaune ; et j’en conclus qu’en pareil*
 “ *cas juger n’est jamais que sentir.*” *Il y a*
ici une sophisme très subtil et très important
à bien remarquer, REPREND ROUSSEAU, au-
tre chose est sentir une difference entre une toise
et un pied, et autre chose mesurer cette diffe-
rence. Dans la premiere operation l’Esprit est
purement passif, mais dans l’autre il est actif.
Celui qui a plus de justesse dans l’Esprit, pour
transporter par la pensée le pied sur la toise, et
voir combien de fois il y est contenu, est celui
qui en ce point a l’Esprit le plus juste et juge le
mieux. Et quant à la conclusion “ qu’en
 “ *pareil cas juger n’est jamais que sentir.*”
 Rousseau soutient que *c’est autre chose ; parce-*
que la comparaison du jaune et du rouge n’est pas
la sensation du jaune ni celle du rouge.

L’auteur se fait ensuite cette objection:
 “ *mais, dira-t-on, supposons qu’on veuille sa-*
 “ *voir si la force est préférable à la gran-*
 “ *deur du corps, peut on assurer qu’alors*
 “ *juger soit sentir ? oui, repondrai je : car*
 “ *pour porter un jugement sur ce sujet ma*
 “ *memoire doit me tracer successivement les*
 “ *tableaux des situations differentes où je*
 “ *puis me trouver le plus communement*
 “ *dans le cours de ma vie.*” *Comment, re-*
 plique à cela Rousseau, *La comparaison suc-*

C
cessive

ressive de mille idées est aussi un sentiment ? Il ne faut pas disputer des mots ; mais l'auteur se fait là un étrange dictionnaire.

Il se trouve quelques autres notes à ce Chapitre premier de l'ouvrage de l'Esprit, dans lesquelles Rousseau accuse son auteur de raisonnements sophistiques. Enfin Helvetius finit ainsi : “ Mais, dira-t-on, comment justifier qu'à ce jour a-t-on supposé en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir ? l'on ne doit cette supposition, répondrai-je, qu'à l'impossibilité où l'on s'est cru jusqu'à présent d'expliquer d'aucune autre manière certaines erreurs de l'Esprit.”

Point du tout, reprend Rousseau. C'est qu'il est très simple de supposer que deux opérations d'espèces différentes se font par deux différentes facultés.

Voici, Monsieur, l'exposé de la refutation des principes d'Helvetius contenus dans le premier chapitre de son livre. Rousseau avoit fait de ces notes le Cannevas d'un ouvrage qu'il avoit dessein de mettre au jour ; vous sentez qu'il n'étoit pas aisé de donner de la liaison à des notes jettées au hasard sur la marge d'un livre, j'ai cherché à vous les présenter de la manière la plus suivie, et je me flatte que vous imputerez au sujet ce qu'il peut

peut y avoir de defectueux dans la methode que j'ai adoptée, pour vous mettre au fait de ce que vous desiriez savoir.

Il y a beaucoup d'autres notes repandues dans le reste de l'ouvrage, mais comme elles attaquent les plus souvent des idées particulieres de l'auteur, et ne sont pas relatives au systême favori, qu'il a voulu érablir au commencement de son ouvrage, je remets à vous en faire part dans une autre lettre, pour peu que vous le desiriez.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble

et très obeissant serviteur,

L. DUTENS.

L E T T R E II.

VOUS êtes bien bon, Monsieur, de mettre tant de prix au peu de tems que j'ai employé pour vous communiquer les notes de J. J. Rousseau contre le livre de l'Esprit. Vous avez raison de dire qu'elles contiennent des objections et des argumens irréplicables. M. Helvetius le sentoît bien lui-même et sa lettre en est une preuve. On ne peut en effet disconvenir que le citoyen de Genève, si ingénieux à soutenir les paradoxes les plus inexplicables, ne fut aussi le champion le plus propre à renverser les autels du sophisme. C'est Diogène qui tout fou qu'il étoit, n'en fournissoit pas moins des armes à la vérité.

Vous temoignez tant d'empressement de connoître les autres notes qui se trouvent à la marge de l'exemplaire de l'Esprit que je ne puis me refuser au plaisir de vous donner cette satisfaction, mais ne vous attendez plus à une marche régulière. L'ouvrage d'Helvetius n'étant composé que de chapitres sans liaison, d'idées decousues, de jolis petits contes

contes et de bons mots ; les notes que vous allez lire, à deux ou trois près, ne sont aussi que des sorties sur quelques sentimens particuliers ; vous en allez juger.

A la fin du premier discours, (a) M. Helvetius revenant à son grand principe, dit :
 “ rien ne m’empêche maintenant d’avancer
 “ que *juger*, comme je l’ai déjà prouvé,
 “ n’est proprement que *sentir*.” *Vous n’avez rien prouvé sur ce point*, répond Rousseau ; *si non que vous ajoutez au sens du mots SENTIR, le sens que nous donnons au mot JUGER ; vous réunissez sous un mot commun deux facultés essentiellement différentes.* Et sur ce que Helvetius dit encore ; que “ l’Esprit peut être considéré comme la faculté productrice de
 “ nos pensées, et n’est en ce sens que sensibilité et mémoire.” Rousseau met en note : *Sensibilité, Mémoire, JUGEMENT.* Ces deux notes appartiennent encor au sujet de ma premiere lettre, celles qui suivent sont différentes.

Dans son second Discours, M. Helvetius avance : “ que nous ne concevons que des
 “ idées analogues aux nôtres, que nous
 “ n’avons *d’estime sentie* que pour cette espèce d’idées, et de là cette haute opinion
 “ que

(a) Ch. iv, p. 41.

“ que chacun est, pour ainsi dire, forcé d’avoir
 “ de soi-même, et qu’il appelle la nécessité
 “ où nous sommes de nous estimer prefe-
 “ rablement aux autres (a). Mais, ajoute-t-
 “ il, (b) on me dira que l’on voit quelques
 “ gens reconnoître dans les autres plus d’Es-
 “ prit qu’en eux. Oui, répondrai-je, on
 “ voit des hommes en faire l’aveu ; et cet
 “ aveu est d’un belle âme : cependant ils
 “ n’ont pour celui qu’ils avouent leur supe-
 “ rieur qu’une *estime sur parole* ; ils ne font
 “ que donner à l’opinion publique la prefe-
 “ rence sur la leur, et convenir que ces per-
 “ sonne sont plus estimées, sans être interi-
 “ eurement convaincus qu’elles soient plus
 “ estimables.” *Cela n’est pas vrai, reprend*
brusquement Rousseau, J’ai longtems médité
sur un sujet, et j’en ai tiré quelques vues avec
toute l’attention que j’étois capable d’y mettre.
Je communique ce même sujet à un autre homme,
et durant notre entretien je vois sortir du cerveau
de cet homme des foules d’idées neuves et de
grandes vues sur ce même sujet qui m’en avoit
fourni si peu. Je ne suis pas assez stupide pour
ne pas sentir l’avantage des ses vues et de ses
idées sur les miennes ; je suis donc forcé de sentir
intérieurement que cet homme a plus Esprit que
moi,

(a) Discours 2de, ch. 2. p. 68.

(b) p. 62.

moi, et de lui accorder dans mon cœur une estime sentie, supérieure à celle que j'ai pour moi. Tel fut le jugement que Philippe Second porta de l'Esprit d'Alonzo Perez, et qui fit que celui-ci s'estima perdu.

Helvetius veut appuyer son sentiment d'un exemple et dit : (a) " En poésie Fontenelle
 " feroit, sans peine convenu de la supériorité
 " du génie de Corneille sur le sien, mais il
 " ne l'auroit pas sentie. Je suppose pour
 " s'en convaincre, qu'on eut prié ce même
 " Fontenelle de donner, en fait de poésie,
 " l'idée qu'il s'étoit formé de la perfection ;
 " il est certain qu'il n'auroit en ce genre pro-
 " posé d'autres règles fines que celles qu'il
 " avoit lui même aussi bien observées que
 " Corneille." Mais Rousseau objecte à cela :
Il ne s'agit pas de règles, il s'agit du génie qui
trouve les grandes images et les grands sentimens.
Fontenelle auroit pu se croire meilleur juge de
tout cela que Corneille, mais non pas aussi bon
inventeur ; il étoit fait pour sentir le génie de
Corneille et non pour l'égaliser. Si l'auteur ne
croit pas qu'un homme puisse sentir la supériorité
d'un autre dans son propre genre, assurément il
se trompe beaucoup ; moi-même je sens la sienne,
quoique je ne sois pas de son sentiment. Je sens
qu'il

(a) P. 69. note.

qu'il se trompe en homme qui a plus d'Esprit que moi. Il a plus de vues, et plus lumineuses, mais les miennes sont plus saines. Fenelon l'emportoit sur moi à tous égards, cela est certain. A ce sujet Helvetius ayant laissé échapper l'expression " du poids importun de l'estime," Rousseau le relève en s'écriant : Le poids importun de l'estime ! eh Dieu ! rien n'est si doux que l'estime, même pour ceux qu'on croit supérieurs à soi.

" Ce n'est peut-être qu'en vivant loin des
 " sociétés, dit Helvetius, (a) qu'on peut se
 " défendre des illusions qui les séduisent.
 " Il est du moins certain que, dans ces
 " mêmes sociétés, on ne peut conserver une
 " vertu toujours forte et pure, sans avoir
 " habituellement présent à l'esprit le principe
 " de l'utilité publique ; sans avoir une con-
 " noissance profonde des véritables intérêts
 " de ce public, et par conséquent de la mo-
 " rale et de la politique." *A ce compte, re-*
pond Rousseau, il n'y a de véritable probité
que chez les philosophes. Ma foi, ils font bien
de s'en faire compliment les uns aux autres.

" Conséquemment au principe que venoit
 " d'avancer l'auteur, (b) il dit que Fonte-
 " nelle définissoit le mensonge ; *taire une vé-*
 " *rité*

(a) P. 70.

(b) P. 70. note

“ rité qu'on doit. Un homme sort du lit
 “ d'une femme, il en recontre le mari :
 “ D'où venez-vous, lui dit celui-ci. Que lui
 “ répondre ? lui doit-on alors la vérité ? non,
 “ dit Fontenelle, parce qu'alors la vérité n'est
 “ utile à personne.” Plaisant exemple ! s'ecrie
 Rousseau, comme si celui qui ne se fait pas un
 scrupule de coucher avec la femme d'autrui s'en
 faisoit un de dire un mensonge ! Il se peut qu'un
 adultère soit obligé de mentir ; mais l'homme de
 bien ne veut être ni menteur, ni adultère.

Dans le chapitre (a) où l'auteur avance que
 dans ses jugemens le public ne prend con-
 seil que de son intérêt, il apporte plu-
 sieurs exemples, à l'appui de son sentiment,
 qui ne sont point admis par son censeur. Lors-
 qu'il dit : “ qu'un poëte dramatique fasse une
 “ bonne tragedie sur un plan deja connu,
 “ c'est, dit-on, un plagiaire méprisable ; mais
 “ qu'un General se serve dans un campagne
 “ de l'ordre de bataille et des stratagêmes
 “ d'un autre general, il n'en paroît souvent
 “ que plus estimable.” L'autre le relève en
 disant : *Vraiment, je le crois bien ! le premier se*
donne pour l'auteur d'une piece nouvelle, le se-
cond ne se donne pour rien, son objet est de battre
l'ennemi. S'il faisoit un livre sur les batailles,

D

en

on ne lui pardonneroit pas plus le plagiat qu'à l'auteur dramatique. Rousseau n'est pas plus indulgent envers M. Helvetius lorsque celui-ci altère les faits pour autoriser ses principes. Par exemple, lorsque voulant prouver que
 “ dans tous les siècles et dans tous les pays
 “ la probité n'est que l'habitude des actions
 “ utiles à sa nation, il allègue l'exemple des
 “ Lacedemoniens qui permettoient le vol,
 “ et conclut ensuite que le vol, nuisible à
 “ tout peuple riche, mais utile à Sparte, y
 “ devoit être honoré.”(a) Rousseau remarque:
*que le vol n'étoit permis qu'aux enfans, et qu'il
 n'est dit nulle part que les hommes volassent, ce
 qui est vrai. Et sur le même sujet l'auteur
 dans une note ayant dit: “ qu'un jeune La-
 “ cedemonien plutôt que d'avouer son larcin
 “ se laissa sans crier dévorer le ventre par un
 “ jeune renard qu'il avoit volé et caché sous
 “ sa robe.” Son critique le reprend ainsi
 avec raison: il n'est dit nulle part que l'enfant fut
 questionné. Il ne s'agissoit que de ne pas déceler
 son vol, et non de le nier. Mais l'auteur est
 bien aise de mettre adroitement le mensonge au
 nombre des vertus Lacedemoniennes.*

M. Helvetius, faisant l'apologie du luxe, porte l'esprit du paradoxe jusqu'à dire que les femmes

(a) Ch. 13. p. 136.

femmes galantes, dans un sens politique, sont plus utiles à l'état que les femmes sages. Mais Rousseau répond : *L'une soulage des gens qui souffrent, l'autre favorise des gens qui veulent s'enrichir. En excitant l'industrie des artisans du luxe, elle en augmente le nombre ; en faisant la fortune de deux ou trois elle en excite vingt à prendre un état où ils resteront misérables. Elle multiplie les sujets dans les professions inutiles et les fait manquer dans les professions nécessaires.*

Dans une autre occasion M. Helvetius remarquant que “ l'envie permet à chacun
“ d'être le panégyriste de sa probité, et non
“ de son esprit ; ” Rousseau loin d'être de son avis dit : *ce n'est point cela, mais c'est qu'en premier lieu la probité est indispensable et non l'esprit ; et qu'en second lieu il dépend de nous d'être honnêtes gens, et non pas gens d'esprit.*

Enfin dans le premier chapitre du 3^{me} discours l'auteur entre dans la question de l'éducation, et de l'égalité naturelle des Esprits. Voici le sentiment de Rousseau là-dessus, exprimé dans une de ses notes. *Le principe duquel l'auteur déduit dans les chapitres suivans l'égalité naturelle des Esprits, et qu'il a tâché d'établir au commencement de cet ouvrage, est que les jugemens humains sont, purement pas-*

sifs. Ce principe a été établi et discuté avec beaucoup de philosophie et de profondeur dans l'Encyclopédie, article EVIDENCE. J'ignore quel est l'auteur de cet article; mais c'est certainement un très grand metaphysicien. Je soupçonne l'Abbé de Condillac ou M. de Buffon. Quoiqu'il en soit, j'ai tâché de combattre et d'établir l'activité de nos jugemens dans les notes que j'ai écrites au commencement de ce livre, et sur tout dans la premiere partie de la profession de foi du Vicaire Savoyard. Si j'ai raison, et que le principe de Monsieur Helvetius et de l'auteur susdit soit faux, les raisonnemens des chapitres suivans qui n'en sont que des consequences tombent, et il n'est pas vrai que l'inégalité des esprits soit l'effet de la seule éducation, quoiqu'elle y puisse influer beaucoup.

Voici, Monsieur, tout ce que j'ai cru digne de votre attention parmi les notes que j'ai trouvées à la marge du livre de l'Esprit; il y en a encor d'autres moins importantes que vous pourrez vous même parcourir un jour; Je vous le porterai la premiere fois que j'irai à Paris, et le laisserai même avec vous, en ayant à present fait tout l'usage que je desirois en faire.

Je vous envoie aussi une copie des lettres que Monsieur Helvetius m'écrivit à ce sujet,

il

il est juste de lui donner le champ libre pour repousser les attaques d'un aussi puissant antagoniste, mais vous verrez qu'il n'y réussit pas ; et qu'en se battant même il a le sentiment de sa défaite.

Vous voulez aussi voir les lettres que je vous ai dites avoir reçu quelques fois de Rousseau ; comme elles ont rapport à l'acquisition que je fis de ses livres, et qu'elles contiennent certaines particularités ignorées de cet homme extraordinaire, je vous envoie la copie, avec d'autant moins de répugnance qu'elles ne dévoilent rien de secret. Elles peuvent même servir à ajouter quelques traits à son caractère, et pour vous mettre en état de les mieux comprendre, j'ai ajouté quelques notes qui éclaircissent ce qui auroit été obscur pour vous.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble

et très obéissant serviteur,

L. DUTENS,

Lettres

Lettres de J. J. Rousseau.

L E T T R E I.

A Wootton, (a) le 5 Février 1767.

J'étois, Monsieur, vraiment peiné de ne pouvoir, faute de savoir votre adresse, vous faire les remerciemens que je vous devois. Je vous en dois de nouveaux pour m'avoir tiré de cette peine, et sur tout pour le livre de votre composition que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Je suis fâché de ne pouvoir vous en parler avec connoissance, mais ayant renoncé pour ma vie à tous les livres, je n'ose faire d'exception pour le vôtre ; car outre que je n'ai jamais été assez savant pour juger de pareille matiere, je craindrois que le plaisir de vous lire ne me rendit le goût de la littérature, qu'il m'importe de ne laisser jamais ranimer. Seulement je n'ai pu m'empêcher de parcourir l'article de la Botanique, à laquelle je me suis consacré pour tout amusement ; et si votre sentiment est aussi bien établi sur le

reste,

(a) Terre de M. Davenport, ami de M. Hume, où Rousseau avoit un asile.

reste, vous aurez forcé les modernes à rendre l'hommage qu'ils doivent aux anciens. Vous avez très sagement fait de ne pas appuyer sur les vers de Claudien ; l'autorité eut été d'autant plus foible que de trois arbres qu'il nomme après le palmier, il n'y en a qu'un qui porte les deux sexes sur différens individus. Au reste je ne conviendrois pas tout-a-fait avec vous que Tournefort soit le plus grand Botаниste du siècle ; il a la gloire d'avoir fait le premier de la Botanique une étude vraiment méthodique ; mais cette étude, encore après lui, n'étoit qu'une étude d'Apothicaire. Il étoit réservé à l'illustre Linnæus d'en faire une science philosophique. Je fais avec quel mépris on affecte en France de traiter ce grand Naturaliste, mais le reste de l'Europe l'en dédommage, et la posterité l'en vengera. Ce que je dis est assurément sans partialité et par le seul amour de la vérité et de la justice ; car je ne connois ni M. Linnæus, ni aucun de ses disciples, ni aucun de ses amis.

Je n'écris point à Monsieur L * * *, parce que je me suis interdit toute correspondance, hors les cas de nécessité ; mais je suis vivement touché de son zèle et de celui de l'estimable anonyme dont il m'envoye l'écrit, et qui prenant si généreusement ma défense sans
me

me connoître, me rend ce zèle pur avec lequel j'ai souvent combattu pour la justice et la vérité, (a) ou pour ce qui m'a paru l'être, sans partialité, sans crainte, et contre mon propre intérêt. Cependant je desirerois sincèrement qu'on laisse hurler tout leur soul ce troupeau de loups enragés, sans leur répondre. Tout cela ne fait qu'entretenir les souvenirs du public, et mon repos dépend désormais d'en être entièrement oublié. Votre estime, Monsieur, et celle des hommes de mérite qui vous ressemblent, est assez pour moi. Pour plaire aux méchans, il faudroit leur ressembler ; je n'achèterai pas à ce prix leur bienveillance.

Agréez, Monsieur, je vous supplie, mes salutations et mon respect.

J. J. Rousseau.

Vous pouvez, Monsieur, remettre à M. Davenport, ou m'expédier par la poste à son adresse, ce que vous pourrez prendre la peine de m'envoyer. L'une et l'autre voie est à votre choix et me paroît sûre. Quand M. Davenport n'est pas à Londres il n'y a plus alors que la poste pour les lettres et le waggon d'Ash-

(a) Il étoit question d'un précis de la querelle entre M. Hume et M. Rousseau.

d'Ashbourn pour les gros paquets. On m'a écrit qu'il se fait à Londres une collecte pour l'infortuné peuple de Genève; si vous savez qui est chargé des deniers de cette collecte, vous m'obligerez d'en informer M. Davenport.

LETTRE II.

A Wootton, le 16 Février 1767.

JE suis très reconnoissant, Monsieur, des soins obligeans que vous voulez bien prendre pour la vente de mes bouquins; mais sur votre lettre, et celle de M. Davenport, je vois à cela des embarras qui me dégouteroient tout-à-fait de les vendre si je savois où les mettre: car ils ne peuvent rester chez M. Davenport, qui ne garde pas son appartement toute l'année. Je n'aime point un vente publique même en permettant qu'elle se fasse sous votre nom; car outre que le mien est à la tête de la plupart de mes livres, on se doutera bien qu'un fatras si mal choisi et si mal conditionné ne vient pas de vous. Il n'y a dans ces quatre ou cinq caisses qu'une centaine au plus de volumes, qui soient bons et bien

E

con-

conditionnés. Tous le reste n'est que du fumier qui n'est pas même bon à bruler, parce que le papier en est pourri. Hors quelques livres que je prenois en payement des libraires, je me pourvoyois manifestement sur les quais, et cela me fait rire de la duperie des acheteurs qui s'attendoient à y trouver des livres choisis et de bonnes éditions. J'avois pensé que ce qui étoit de debit se réduisant à si peu de chose, M. Davenport et deux ou trois de ses amis auroient pû s'en accommoder entre eux sur l'estimation d'un libraire; le reste eut servi à plier du poivre, et tout cela se feroit fait sans bruit. Mais assurément tout ce fatras qui m'a été envoyé bien malgré moi de Suisse, et qui n'en valoit ni le port ni la peine, vaut encore moins celle que vous voulez bien prendre pour son débit. Encore un coup mon embarras est de savoir ou le fourrer. S'il y avoit dans votre maison quelque garde-meuble ou grenier vuide, où l'on pût le mettre sans vous incommoder, je vous serois obligé de vouloir bien le permettre, et vous pourriez y voir à loisir s'il s'y trouveroit par hazard quelque chose qui pût vous convenir ou à vos amis. Autrement je ne fais en verité que faire de toute cette fripperie, qui me peine cruellement, quand je
songe

fonge à tous les embarras qu'elle donne à M. Davenport. Plus il s'y prête volontiers, plus il est indiscret à moi d'abuser de sa complaisance. S'il faut encore abuser de la vôtre, j'ai comme avec lui la nécessité pour excuse, et la persuasion consolante du plaisir que vous prenez l'un et l'autre à m'obliger. Je vous en fais, Monsieur, mes remerciemens de tout mon cœur, et vous prie d'agréer mes très humbles salutations.

J. J. Rousseau.

Si la vente publique pouvoit se faire sans qu'on vit mon nom sur le livres, et sans qu'on se doutât d'où ils viennent, à la bonne heure. Il m'importe fort peu que les acheteurs voient ensuite qu'ils étoient à moi ; mais je ne veux pas risquer qu'ils le sachent d'avance, et je m'en rapporte là dessus à votre candeur.

LETTRE III.

Wootton, le 2 Mars 1767.

TOUS mes livres, Monsieur, et tout mon avoir ne valent assurément pas les soins que vous voulez bien prendre et les détails dans lesquels vous voulez bien entrer avec moi.

J'apprends que M. Davenport a trouvé les caiffes dans une confusion horrible, et sachant ce que c'est que la peine d'arranger des livres dépareillés je voudrois pour tout au monde ne l'avoir pas exposé à cette peine, quoique je sache qu'il la prend de très bon cœur. S'il se trouve dans tout cela quelque chose qui vous convienne et dont vous vouliez vous accommoder de quelque maniere que ce soit, vous me ferez plaisir, sans doute, pourvu que ce ne soit pas uniquement l'intention de me faire plaisir qui vous determine. Si vous voulez en transformer le prix en une petite rente viagere, de tout mon cœur, quoiqu'il ne me semble pas que, l'Encyclopedie et quelques autres livres de choix ôtés, le reste en vaille la peine, et d'autant moins que le produit de ces livres n'étant point nécessaire à ma subsistance, vous serez absolument le maître de prendre votre tems pour les payer tout à loisir, en une ou en plusieurs fois, à moi ou à mes heritiers, tout comme il vous conviendra le mieux. En un mot je vous laisse absolument décider de toute chose et m'en rapporte à vous sur tous les points, hors un seul, qui est celui des suretés dont vous me parlez ; j'en ai une qui me suffit, et je ne
veux

veux entendre parler d'aucune autre : c'est la probité de M. Dutens.

Je me suis fait envoyer ici le ballot qui contenoit mes livres de Botanique dont je ne veux pas me défaire, et quelques autres, dont j'ai renvoyé à M. Davenport ce qui s'est trouvé sous ma main ; c'est ce que contenoit ce ballot qui est rayé sur le catalogue. Les livres depareillés l'ont été dans les differens démenagemens que j'ai été forcé de faire ; ainsi j'ai ne pas de quoi les completer. Ces livres sont de nulle valeur, et je n'en vois aucun autre usage à faire que de les jeter dans la riviere, ne pouvant les anéantir d'un acte de ma volonté.

Vos lettres, Monsieur, et tout ce que je vois de vous m'inspire, non seulement la plus grande estime, mais une confiance qui m'attire, et me donne un vrai regret de ne pas vous connoître personnellement. Je sens que cette connoissance m'eut été très agréable dans tous les tems, et très consolante dans mes malheurs. Je vous salue, Monsieur, très humblement et de tout mon cœur.

J. J. Rousseau.

LETTRE

J'apprends que M. Davenport a trouvé les caiffes dans une confusion horrible, et sachant ce que c'est que la peine d'arranger des livres dépareillés je voudrois pour tout au monde ne l'avoir pas exposé à cette peine, quoique je sache qu'il la prend de très bon cœur. S'il se trouve dans tout cela quelque chose qui vous convienne et dont vous vouliez vous accommoder de quelque maniere que ce soit, vous me ferez plaisir, sans doute, pourvu que ce ne soit pas uniquement l'intention de me faire plaisir qui vous determine. Si vous voulez en transformer le prix en une petite rente viagere, de tout mon cœur, quoiqu'il ne me semble pas que, l'Encyclopedie et quelques autres livres de choix ôtés, le reste en vaille la peine, et d'autant moins que le produit de ces livres n'étant point nécessaire à ma subsistance, vous serez absolument le maître de prendre votre tems pour les payer tout à loisir, en une ou en plusieurs fois, à moi ou à mes heritiers, tout comme il vous conviendra le mieux. En un mot je vous laisse absolument décider de toute chose et m'en rapporte à vous sur tous les points, hors un seul, qui est celui des suretés dont vous me parlez ; j'en ai une qui me suffit, et je ne

veux

veux entendre parler d'aucune autre : c'est la probité de M. Dutens.

Je me suis fait envoyer ici le ballot qui contenoit mes livres de Botanique dont je ne veux pas me défaire, et quelques autres, dont j'ai renvoyé à M. Davenport ce qui s'est trouvé sous ma main ; c'est ce que contenoit ce ballot qui est rayé sur le catalogue. Les livres depareillés l'ont été dans les differens démenagemens que j'ai été forcé de faire ; ainsi j'ai ne pas de quoi les completer. Ces livres sont de nulle valeur, et je n'en vois aucun autre usage à faire que de les jeter dans la riviere, ne pouvant les anéantir d'un acte de ma volonté.

Vos lettres, Monsieur, et tout ce que je vois de vous m'inspire, non seulement la plus grande estime, mais une confiance qui m'attire, et me donne un vrai regret de ne pas vous connoître personnellement. Je sens que cette connoissance m'eut été très agréable dans tous les tems, et très consolante dans mes malheurs. Je vous salue, Monsieur, très humblement et de tout mon cœur.

J. J. Rousseau.

LETTRE

L E T T R E IV.

A Wootton, le 26 Mars 1767.

J'Espere, Monsieur, que cette lettre destinée à vous offrir mes souhaits de bon voyage vous trouvera encore à Londres. Ils sont bien vifs et bien vrais pour votre heureuse route; agréable séjour, et retour en bonne santé. Temoignez je vous prie, dans le pays où vous allez à tous ceux qui m'aiment que mon cœur n'est pas en reste avec eux, puisqu'avoir de vrais amis et les aimer est le seul plaisir auquel il soit encore sensible. Je n'ai aucune nouvelle de l'élargissement du pauvre Guy; je vous serai très obligé si vous voulez bien m'en donner, avec celle de votre heureuse arrivée. Voici une correction omise à la fin de l'errata que je lui ai envoyé: ayez la bonté de la lui remettre.

Je reçois, Monsieur, comme je le dois la grace dont il plait au Roi de m'honorer et à laquelle j'avois si peu lieu de m'attendre. (a)

J'aime

(a) Rousseau avoit refusé la pension du Roi parce qu'elle lui avoit été procuré par M. Hume. Il avoit dit ensuite qu'il l'accepteroit, pourvu qu'il pût être assuré qu'elle lui fut donnée par le Roi, de son plein gré.

M.

J'aime à y voir de la part de M. le Général Conway des marques d'une bienveillance que je desirois bien plus que je n'osois l'espérer. L'effet des faveurs du Prince n'est guere en Angleterre de capter à ceux qui les reçoivent celle du public. Si celle-ci faisoit pourtant cet effet, j'en ferois d'autant plus comblé que c'est encore un bonheur auquel je dois peu m'attendre ; car on pardonne quelquefois les offenses que l'on a reçues, mais jamais celles qu'on a faites, et il n'y a point de haine plus irréconciliable que celle de gens qui ont tort avec nous.

Si vous payez trop cher mes livres, Monsieur, je mets le trop sur votre conscience, car pour moi je n'en peux mais. Il y en a encore ici quelques uns qui reviennent à la masse ; entre autres l'excellente *Historia Florentina* du Machiavel, ses discours sur Tite Live, et le traité de *Legibus Romanis* de Sigonius. Je prierai M. Davenport de vous les faire passer. La rente que vous me proposez,

M. Hume pria M. le Général Conway, alors Secrétaire d'Etat, de demander une seconde fois la pension de 100 Louis pour Rousseau, et lui cacha qu'il fut l'auteur de ce second bienfait. Je fus charmé d'annoncer la nouvelle à Rousseau, et ce ne fut qu'après que je la lui eus communiquée qu'on me dit le trait généreux de M. Hume.

posez, trop forte pour le capital, ne me paroit pas acceptable, même à mon âge. Cependant la condition d'être éteinte à la mort du premier mourant des deux la rend moins disproportionnée, et si vous le préférez ainsi, j'y consens, car tout m'est absolument égal.

Je songe, Monsieur, à me rapprocher de Londres puisque la nécessité l'ordonne, car j'y ai une répugnance extrême que la nouvelle de la pension augmente encore. Mais quoique comblé des attentions généreuses de M. Davenport, je ne puis rester plus long tems dans sa maison, où même mon séjour lui est très à charge, et je ne vois pas qu'ignorant la langue il me soit possible d'établir mon ménage à la campagne, et d'y vivre sur un autre pied que celui où je suis ici. Or j'aimerois autant me mettre à la merci de tous les diables de l'enfer qu'à celle des domestiques Anglois.^(a) Ainsi mon parti est pris ; si après quelques recherches que je veux faire encore dans ces provinces je ne trouve pas ce qu'il me faut, j'irai à Londres ou aux environs me mettre en pension comme j'étois,
ou

(a) Il s'agissoit d'une bonne femme de 90 ans, nourrice de M. Davenport, qui n'entendoit pas le François, et que la servante de M. Rousseau querelloit du matin jusqu'au soir.

ou bien prendre mon petit ménage, à l'aide d'un petit domestique François ou Suisse, fille ou garçon, qui parle Anglois et qui puisse faire mes emplettes. L'augmentation de mes moyens me permet de former ce projet, le seul qui puisse m'assurer le repos et l'indépendance, sans lesquels il n'est point de bonheur pour moi.

Vous me parlez, Monsieur, de M. Frédéric Dutens, votre ami et probablement votre parent. Avec mon étourderie ordinaire, sans songer à la diversité des noms de baptême, je vous ai pris tous deux pour la même personne, et puisque vous êtes amis, je ne me suis pas beaucoup trompé. Si j'ai son adresse et qu'il ait pour moi la même bonté que vous, j'aurai pour lui la même confiance, et j'en userai dans l'occasion.

Derechef, Monsieur, recevez mes vœux pour votre heureux voyage, et mes très humbles salutations.

J. J. Rousseau.

L E T T R E V.

Supposé écrite le 26 d'Octobre 1767.

PUISQUE M. Dutens juge plus commode que la petite rente qu'il a proposée pour prix des livres de J. J. R. soit payée à Londres, même pour cette année, où l'un et l'autre sont dans ce pays, soit. Il y aura toutefois, sur la formule de la lettre de change qu'il lui a envoyée un petit retranchement à faire sur lequel il seroit à propos que M. Frédéric Dutens fut prévenu. C'est celui du lieu de la date ; car quoique R. sache très bien que sa demeure est connue de tout le monde, il lui convient cependant de ne point autoriser de son fait cette connoissance. Si cette suppression pouvoit faire difficulté, Monsieur Dutens seroit prié de chercher le moyen de la lever, ou de revenir au payement du capital, faute de pouvoir établir commodément celui de la rente.

J. J. Rousseau a laissé entre les mains de M. Davenport un supplément de livres à la disposition de M. Dutens, pour être réunis à la masse.

J. J. Rousseau.

L E T T R E VI.

A Paris (post tenebras lux) 8 Novembre 1770.

JE suis aussi touché, Monsieur, de vos soins obligeans que surpris du singulier procédé de M. le Colonel Roguin. Comme il m'avoit mis plusieurs fois sur le chapitre de la pension dont m'honora le Roi d'Angleterre, je lui racontai historiquement les raisons qui m'avoient fait renoncer à cette pension. Il me parut disposé à agir pour faire cesser ces raisons, je m'y opposai; il insista, je le refusai très fortement, et je lui déclarai que s'il faisoit là dessus la moindre démarche, soit en mon nom, soit au sien, il pouvoit être sur d'être désavoué, comme le sera toujours quiconque voudra se mêler d'une affaire sur laquelle j'ai depuis longtems pris mon parti. Soyez persuadé, Monsieur, qu'il a pris sous son bonnet la priere qu'il vous a faite d'engager le Comte de Rochefort à me faire réponse, de même que celle de prendre des mesures pour le payement de la pension. Je me soucie fort peu je vous assure que le Comte de Rochefort me réponde ou non, et quant à la pension j'y ai renoncé, je vous proteste, avec

autant d'indifference que je l'avois acceptée avec reconnoissance et respect. Je trouve fort bizarre qu'on s'inquiete si fort de ma situation dont je ne me plains point, et que je trouverois très heureuse, si l'on ne se mêloit pas plus de mes affaires que je ne me mêle de celles d'autrui. Je suis, Monsieur, très sensible au soins que vous voulez bien prendre en ma faveur et à la bienveillance dont ils sont le gage, et je m'en prevaudrois avec confiance en toute autre occasion, mais dans celle-ci je ne puis les accepter ; je vous prie de ne vous en donner aucun pour cette affaire, et de faire en sorte que ce que vous avez déjà fait soit comme non venu. Agréez, je vous supplie, mes actions de grace, et soyez persuadé, Monsieur, de toute ma reconnoissance et de tout mon attachement.

J. J. Rousseau,

Lettres de M. Helvetius.

L E T T R E I.

A Paris et 22 Septembre 1773.

MONSIEUR,

VOTRE parole est une chose sacrée, et je ne vous demande plus rien, puisque vous avez promis de garder inviolablement l'exemplaire de M. Rousseau. J'aurois été bien aisé de voir les notes qu'il a mises sur mon ouvrage, mais mes desirs à cet égard sont fort modérés. J'estime fort son éloquence et fort peu sa philosophie. C'est, dit Milord Bolinbroke, du ciel que Platon part pour descendre sur la terre; et c'est de la terre que Démocrite part pour s'élever au ciel; le vol du dernier est le plus sur. M. Hume ne m'a communiqué aucune des notes dont vous lui aviez fait part; j'étois alors vraisemblablement à mes terres: présentez lui je vous prie mes respects ainsi qu'à M. Eliffon. S'il y avoit cependant dans les notes de M. Rousseau quelques unes qui vous parussent

parussent très fortes et que vous pussiez me les adresser, je vous enverrois la réponse, si elle n'exigeoit pas trop de discussion.

Je suis avec un très profond respect,

Monsieur,

Votre très humble

et très obeissant serviteur,

Helvétius.

LETTRE II.

A Vore, ce 26 Novembre 1771.

MONSIEUR,

UNE indisposition de ma fille m'a retenu à la campagne quinze jours de plus qu'à l'ordinaire; c'est à mes terres que j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : je ferai dans huit jours à Paris ; à mon arrivée je ferai tenir à M. Lutton la lettre que vous m'adressez pour lui.

Je

Je vous remercie bien des notes que vous m'avez envoyées, vous avez le tact sur; c'est dans la note 4^{me} et la dernière, que se trouvent les plus fortes objections contre mes principes.

Le plan de l'ouvrage de l'Esprit ne me laissoit pas la liberté de tout dire sur ce sujet, je m'attendois, lorsque je le donnai au public, qu'on m'attaqueroit sur ces deux points, et j'avois déjà tracé l'esquisse d'un ouvrage dont le plan me permettoit de m'étendre sur ces deux questions; l'ouvrage est fait, mais je ne pourrois le faire imprimer sans m'exposer à de grandes persécutions. Notre parlement n'est plus composé que de prêtres, et l'inquisition est plus sévère ici qu'en Espagne. Cet ouvrage, où je traite bien ou mal une infinité de questions piquantes, ne peut donc paroître qu'à ma mort.

Si vous veniez à Paris je serois ravi de vous le communiquer, mais comment vous en donner un extrait dans une lettre, c'est sur une infinité d'observations fines que j'établis mes principes; la copie de ces observations seroit très longue; il est vrai qu'avec un homme d'autant d'esprit que vous on peut enjamber sur bien des raisonnemens et qu'il suffit de lui montrer de loin en loin quelques
jallons

jallons, pour qu'il devine tous les points par où la route doit passer.

Examinez donc ce que l'âme est en nous, après en avoir abstrait l'organe physique de la mémoire, qui se perd par un coup, une apoplexie, &c. L'âme alors se trouvera réduite à la seule faculté de sentir; sans mémoire il n'est point d'esprit, dont toutes les opérations se réduisent à voir *la ressemblance ou la différence, la convenance ou la disconvenance que les objets ont entre eux et avec nous.* Esprit suppose *comparaison des objets* et point de comparaison sans *mémoire*; aussi les muses selon le Grecs étoient les filles de Mnémosine; l'imbécille qu'on met sur le pas de sa porte n'est qu'un homme privé plus ou moins de l'organe de la mémoire.

Affuré par ce raisonnement et une infinité d'autres que *l'âme n'est pas l'esprit*, puisqu'un imbécille a une âme, on s'aperçoit que l'âme n'est en nous que la faculté de sentir: je supprime les conséquences de ce principe, vous les devinez.

Pour éclaircir toutes les opérations de l'esprit, examinez d'abord ce que c'est que juger dans les objets physiques: vous verrez que tout jugement suppose comparaison entre deux ou plusieurs objets. Mais dans ce cas qu'est-

ce que *comparer* ? C'est voir *alternativement*. On met deux échantillons jaunes sous mes yeux ; je les compare, c'est à dire, je les *regarde alternativement*, et quand je dis que l'un est plus *foncé* que l'autre, je dis, selon l'observation de Newton, que l'un *réfléchit moins de rayons d'une certaine espece*, c'est à dire, que mon œil reçoit une *moindre sensation*, c'est à dire, qu'il est plus *foncé* : or le jugement n'est que le prononcé de la sensation éprouvée.

A l'égard des mots de nos langues qui exposent des idées si je l'ose dire intellectuelles, tels sont les mots *force, grandeur, &c.* qui ne sont représentatifs d'aucune *substance physique*, je prouve que ces mots, et généralement tous ceux qui ne sont représentatifs d'aucun de ces objets, ne vous donnent aucune idée réelle et que nous ne pouvons porter aucun jugement sur ces mots, si nous ne les avons rendus physiques par leur application à telle ou telle substance. Que ces mots sont dans nos langues ce que sont *a* et *b* en algebre, aux quels il est impossible d'attacher aucune idée réelle s'il ne sont mis en équations ; aussi avons nous une idée differente du mot *grandeur*, selon que nous l'attachons à une mouche ou un éléphant. Quant à la faculté que nous avons de comparer les objets entre eux, il est

facile de prouver que cette faculté n'est autre chose que l'intérêt même que nous avons de les comparer, lequel intérêt mis en décomposition peut lui-même toujours se réduire à une sensation physique.

S'il étoit possible que nous fussions impassibles nous ne comparerions pas faute d'intérêt pour comparer.

Si d'ailleurs toutes nos idées, comme le prouve Locke, nous viennent par les sens, c'est que nous n'avons que des sens ; aussi peut on pareillement réduire toutes les idées abstraites et collectives à de pures sensations.

Si le découfu de toutes ces idées ne vous en fait naître aucune, il faudroit que le hazard vous amenat à Paris, pour que je pusse vous montrer tout le développement de mes idées, par tout appuyées de faits.

Tout ce que je vous marque à ce sujet ne sont que des indications obscures, et pour m'entendre, peut-être faudroit-il que vous vissiez mon livre.

Si par hazard ces idées vous paroissent mériter la peine d'y rêver, je vous esquisserois dans une seconde les motifs qui me portent à poser : que tous les hommes, communément bien organisés, ont tous une égale aptitude à penser.

Je vous prie de ne communiquer cette lettre à personne,* elle pourroit donner à quelqu'un le fil de mes idées, et puisque l'ouvrage est fait, il faut que le mérite de mes idées, si elles sont vraies, me restent.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,

Votre très humble,

et très obeissant serviteur,

Helvétius.

Je vous prie d'assurer Messieurs Hume et Elisson de mes respects.

* L'ouvrage auquel ceci a rapport est le livre de *l'Homme*, publié peu après la mort de *M. Helvétius*; et cette Lettre n'a été communiquée qu'après la publication de cet ouvrage.

Je vous prie de ne communiquer cette
lettre à personne, elle pourrait donner à quel-
qu'un le fil de la machine, et par là l'usage
de la machine, il faut que la machine de mes idées
soit dans un état, ne s'ouvre
à l'homme, et avec elle.

Monsieur,

Voilà les idées.

et une chose à l'avenir.

Adieu.

Je vous prie de ne communiquer cette

lettre à personne.

Je vous prie de ne communiquer cette
lettre à personne, elle pourrait donner à quel-
qu'un le fil de la machine, et par là l'usage
de la machine, il faut que la machine de mes idées
soit dans un état, ne s'ouvre
à l'homme, et avec elle.

